

Victoire MOREL

UN AUTRE CHEMIN

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-424-3000-9

© Victoire Morel

Conception graphique : Geoffroy Galliot pour FOU DE BASSAN
COMMUNICATION

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

À mon père.
À ma grand-mère.
À mes merveilleux enfants.
À mes petits-enfants chéris.

On ne naît pas femme, on le devient.

Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*.

CHÂTILLON-SUR-CHALARONNE, le 22 juin 1993

Chère Madame,

Je m'appelle Héloïse et je viens d'avoir trente ans. Sans doute serez-vous surprise de recevoir ma lettre alors que vous ne me connaissez pas, mais j'ai eu le sentiment qu'il fallait absolument que je vous écrive aujourd'hui.

Je suis installée dans ma petite chambre d'hôpital et par la grande baie vitrée, je vois la campagne environnante et d'immenses champs de colza. Ma fenêtre est condamnée, mais, en fermant les yeux, j'ai l'impression de sentir cette odeur capiteuse qui me rappelle tant de souvenirs.

Vous me pardonnerez si mon écriture n'est pas très soignée, mais je suis installée sur mon lit, avec une pile de journaux comme écritoire. Ici, on soigne les âmes, mais personne n'a pensé qu'on pouvait aussi se soigner assis derrière un bureau, avec une feuille et un crayon.

J'ai donc pris une pile de vieux magazines qui traînaient à l'accueil et j'ai fauché un stylo et une feuille à l'aide-soignante de nuit. Elle était partie faire sa ronde, je me suis fauflée sans un bruit et cela a été réglé en un tournemain. J'ai hésité, tant qu'à faire, à emprunter en plus quelques boîtes de tranquillisants, mais je me suis dit qu'elle allait s'en apercevoir. Je déteste ces pilules roses, mais on ne sait jamais : cela peut servir.

Voilà deux mois que je suis arrivée ici, sans l'avoir réellement choisi. Cela va sans doute vous choquer, vous qui avez eu une vie beaucoup plus difficile que la mienne, mais j'ai brutalement eu envie de mourir.

Cette idée m'est tombée dessus un matin, sans que je puisse m'y opposer. Brusquement, elle s'est imposée et a commencé à accompagner mes jours et mes nuits. C'était obsédant, inquiétant, sombre.

Je n'en ai d'abord parlé à personne et j'ai essayé d'enfouir mes pensées. Je mangeais de moins en moins, je maigrissais à vue d'œil et plus rien ne m'intéressait. Lors de mes nuits d'insomnies, je cherchais désespérément comment mettre fin à toute cette souffrance.

Un matin plus difficile qu'un autre, je me suis confiée à Franck. Franck, c'est mon mari : un gentil garçon que tout le monde adore. Sauf que Franck, il n'a pas du tout su comment réagir. Pourtant, j'ai essayé de l'inquiéter le moins possible. Je voulais surtout qu'il apprenne quelques trucs utiles avant ma mort, comme comment séparer le blanc des couleurs pour la lessive, ou encore le code d'entrée du local à poussettes de la crèche. Mais je n'ai pas dû me montrer assez rassurante, car Franck a eu peur.

Il m'a emmené aux urgences et le lendemain, j'étais transférée ici, dans cette clinique aseptisée au milieu des champs de colza. Cela n'a pas été facile au début, je vous avoue. On m'a fait avaler des médicaments de toutes les couleurs, comme on donne une bouillie à un enfant. Au bout de quelques heures de ce régime, j'étais devenue l'ombre de moi-même : je tremblais de tous mes membres, ma vue se brouillait, tout me semblait irréel.

Mais même dans cet état, je n'avais qu'une envie : m'enfuir de là. Le médecin avait interdit que je reste sans surveillance

hors de ma chambre, et cette absence de liberté m'est vite devenue insupportable.

Alors j'ai décidé de dormir. Pendant un mois complet, j'ai dormi le jour, dormi la nuit, dormi dès que je le pouvais. Je ne me réveillais que lorsqu'on m'apportait un repas, j'avalais ce que je trouvais sur le plateau et je me rendormais aussi vite.

D'un sommeil lourd, sans rêves, si profond qu'il permet d'éviter la souffrance. Est-ce que vous connaissez ce sommeil-là ? Moi, je ne le connaissais pas, mais je crois bien qu'il m'a sauvée.

Au bout de quelques semaines, je me suis réveillée à la vie. Progressivement, d'abord quelques heures par-ci par-là, le temps d'un sourire échangé avec une infirmière, d'un bonjour timide à la femme de ménage, ou d'une douche chaude sous laquelle je me sentais apaisée pour la première fois depuis longtemps.

Puis j'ai entrouvert la porte de ma chambre et j'ai commencé à supporter l'idée de croiser d'autres malades. Vous savez, dans une unité psychiatrique, on parque toutes sortes de gens. Certains semblent normaux et vous renvoient simplement à votre normalité présumée. D'autres ont les yeux fixes, sans émotion aucune, et vous font très vite détourner le regard à cause de leur manque d'humanité flagrante.

Un jour où je me suis sentie plus forte, j'ai osé me glisser jusqu'à la salle de détente et m'asseoir au milieu des autres. Je n'ai parlé à personne, mais c'était pour moi une première victoire sur le monstre noir qui m'habitait : je me trouvais de nouveau en vie.

J'ai à peine commencé cette lettre, mais je dois malheureusement déjà m'interrompre. L'infirmière vient de passer la tête pour me dire que le médecin m'attend. Je vous réécris très vite, c'est promis, car je dois vous dire beaucoup

d'autres choses encore.

Il me faut juste parvenir à voler quelques nouvelles feuilles.

À très vite.

Héloïse

Mars 1949

Ce vingt-trois mars s'annonçait pour Gabriel comme une journée bien ordinaire. Nous étions lundi, il faisait extrêmement froid comme toujours en Lorraine à cette saison. Il avait neigé cette nuit et, à l'heure où il ouvrit ses volets, les sols étaient encore immaculés. Le froid vif n'incitait évidemment pas les passants à prendre l'air et seuls quelques travailleurs matinaux se pressaient dans les rues désertes. Du haut de ses quatorze ans, il était encore émerveillé par la neige et son côté magique, irréel. Cette vision le mit donc de bonne humeur, même si l'idée de rejoindre le collège ne l'enchantait guère.

La guerre était finie depuis près de quatre ans et la vie avait repris son cours dans tout le pays. Après une période de liesse et d'insouciance, d'embrassades folles dans les rues et en famille, tout était redevenu comme avant. Gabriel avait l'impression permanente que cette période avait été un mauvais rêve et qu'il ne s'était rien passé. Personne ne parlait plus de la guerre ni au collège ni en famille, les adultes avaient clairement tiré un trait sur ce passé douloureux et regardaient l'avenir.

De son côté et dans le silence de sa chambre, Gabriel aimait se remémorer ces événements qui, somme toute, ne s'étaient pas

montrés si difficiles pour l'enfant qu'il était. Il avait cinq ans au début de la guerre et son premier souvenir fut de voir sa mère Henriette en larmes s'accrocher à son père qui venait d'être mobilisé. Sa pauvre mère... Enceinte de huit mois, déjà mère de trois enfants en bas âge dont il était l'aîné du haut de ses cinq ans, la tâche s'annonçait ardue pour la jeune femme.

Elle avait beaucoup pleuré lors de ce départ, quand Jules avait rejoint Paris et l'hôpital du Val-de-Grâce en tant que médecin militaire. Les enfants l'avaient consolée comme ils avaient pu, Gabriel bien sûr, mais aussi Anne et Charles, ses frère et sœur, âgés respectivement de quatre et trois ans. Aussi petits qu'ils fussent, les enfants avaient bien senti leur impuissance à sécher les larmes de leur mère. Henriette était le plus souvent assise dans son grand fauteuil bleu près de la fenêtre, le regard vague, sans leur apporter la moindre attention autre qu'un triste sourire de façade. Alors, les trois enfants avaient été le plus souvent livrés à eux-mêmes dans l'immense jardin de leur maison bourgeoise qui était devenue un fantastique terrain de jeux.

La drôle de guerre s'était installée en France sans vraiment perturber la vie quotidienne des civils. Henriette recevait régulièrement des lettres rassurantes de Jules, qui semblait assez serein et presque content de se trouver dans cet hôpital parisien où il apprenait beaucoup au contact d'illustres confrères. Malgré sa solitude et sa tristesse, la jeune femme poursuivait sa grossesse sans se plaindre, tout en ayant hâte que cette épreuve s'achève.

En janvier 1940, Gabriel, Anne et Charles avaient été réveillés un matin d'hiver, non par leur mère comme habituellement, mais par Louise leur gouvernante. À leurs questions pressantes, celle-ci avait répondu d'un ton bourru que leur maman était partie chercher un nouveau bébé. Dans les campagnes environnantes, la naissance était encore l'apanage de femmes et se passait à

domicile, avec l'aide d'une sage-femme quand on en trouvait une en ces temps de guerre. Mais dans les grandes villes comme celle de Nancy, les familles bourgeoises comme celle de Jules et Henriette Wagner, faisaient déjà naître leurs enfants à l'hôpital. Gabriel avait su longtemps après que sa mère, après avoir appelé la voisine, était partie à pied, seule dans la nuit noire, se tordant de douleur à chaque contraction, mais trop fière pour émettre le moindre gémissment. Elle était arrivée haletante à la maternité, juste à temps pour mettre au monde non pas un, mais deux enfants. Elle ignorait bien sûr qu'elle attendait des jumeaux et mettait son ventre énorme sur le compte de ces naissances tellement rapprochées. Mais après la naissance du petit Joseph, les douleurs de l'enfantement avaient repris de plus belle et Pierre avait pointé le bout de son nez à la stupéfaction générale. Face à ce cataclysme, Henriette s'était à nouveau effondrée : comment faire avec cinq enfants, dont l'aîné n'avait pas six ans, seule en pleine guerre ?

Au bout d'une semaine, Henriette était rentrée encore épuisée à la maison avec les deux nouveau-nés. Certes, elle était très aidée à la maison, Jules ayant pensé à tout avant sa mobilisation. Outre la précieuse Louise, la gouvernante des enfants, il y avait à ses côtés une bonne, un jardinier et une employée qui tenait la pharmacie d'Henriette depuis que ses maternités rapprochées l'en avaient éloignée. En effet, Henriette avait imposé une condition expresse pour consentir à épouser Jules, qu'elle avait rencontré à l'université : travailler, exercer son métier de pharmacien, ne pas renoncer à tout ce qu'elle aimait... Et malgré les remarques acerbes de sa mère, Jules, par amour, avait dit oui à tout. Dès leur mariage, Henriette avait ouvert sa pharmacie, tandis que Jules terminait sa médecine. Ses parents, qui ne pouvaient rien refuser à leur fille chérie, avaient financé ce projet.

Quelle fierté avait brillé dans leurs yeux le jour de l'ouverture en voyant une Henriette rayonnante sur le pas de la porte ! Située au cœur de Nancy, l'officine s'ouvrait par une large porte sculptée d'ombelles, ces fleurs majestueuses popularisées par l'artiste Louis Majorelle. L'immense comptoir en acajou flambant neuf imposait le respect. Derrière celui-ci trônaient de magnifiques pots en faïence sur lesquels étaient peints les noms savants des plantes les plus usuelles. Tout rutilait, l'endroit apparaissait magnifique. La jeune femme s'était lancée à corps perdu, infatigable et toujours souriante, dans ce beau métier de pharmacien. L'officine ne désemplassait pas tellement ses conseils avisés et ses préparations magistrales étaient appréciés dans tout le quartier.

Hélas, la naissance de Gabriel, vite suivie de celle de sa sœur puis de son frère, avait eu raison de ses velléités d'indépendance et elle avait dû se résoudre à partager son temps entre son nouveau rôle de mère et son travail. Ses maternités successives ne l'avaient toutefois nullement empêchée de se rendre tous les jours à la pharmacie. Sa vie se trouvait là, elle le savait, elle aimait cet endroit plus que tout. Malheureusement, la naissance des jumeaux avait mis un terme définitif à cette vie heureuse et insouciante.

Quelques jours après son retour de la maternité, Henriette avait eu la surprise de voir arriver Jules, non pas en permission comme elle l'espérait, mais démobilisé pour cause de paternités multiples. Son époux avait été ravi de retrouver ses enfants, y compris les deux nouveau-nés même si, au fond de lui, cette grande famille l'effrayait. Il avait à peine plus de trente ans et n'avait rien vu venir. Tout était allé si vite depuis sa rencontre avec Henriette : des études menées conjointement, un mariage, trois enfants en trois ans, la mobilisation puis deux enfants encore... Tout lui paraissait irréel, mais il avait pourtant

l'impression que son adolescence se trouvait juste là, derrière la porte. Dès son retour de Paris, Jules avait ouvert très rapidement son cabinet médical au rez-de-chaussée de l'immense maison familiale et s'était lancé à corps perdu dans le travail. Le vieux médecin du quartier venait de mourir, et la demande de soins s'avérait énorme. Le jeune homme savait qu'il devrait travailler dur, mais cela ne l'effrayait pas. Il avait hâte de commencer, de pouvoir enfin pratiquer ce métier qui le passionnait et dont il avait tant rêvé.

Pour Gabriel, Anne et Charles, le retour de leur père avait marqué quelques changements désagréables. Les enfants avaient désormais ordre de ne pas faire de bruit quand ce dernier recevait des patients. Henriette, pour sa part, maternait ses jumeaux comme elle le pouvait, mais son regard inexpressif laissait transparaître sa détresse devant une vie qu'elle n'avait somme toute pas choisie. L'impression qu'elle avait eue d'être une femme libre pendant ces quelques années d'insouciance était une illusion. La jeune femme se rendait compte qu'on n'échappait pas aussi facilement à son destin et cela la rendait profondément mélancolique.

La vie s'était écoulée ainsi depuis la naissance de Pierre et Joseph, morne et sans éclat, jusqu'à cette année 1949 qui allait bientôt voir la famille Wagner basculer dans une tornade imprévisible.

— Gabriel, qu'est-ce que tu fabriques encore, nous allons être en retard !

Le jeune garçon sursauta en entendant la voix de sa sœur résonner au bas de l'escalier et sauta sur ses jambes. Gabriel était un rêveur, souvent perdu dans ses pensées, ce qui avait le don d'agacer Anne, comme tout son entourage d'ailleurs. Il s'habilla rapidement avec les vêtements qui lui tombèrent entre les mains et dévala l'escalier à toute allure.

— C'est bon, j'arrive, qu'est-ce que tu m'énerves à crier ainsi ! L'école se trouve au bout de la rue et ça sonne dans plus d'un quart d'heure. En plus, vous n'avez pas besoin de m'attendre, je connais le chemin. Je ne comprends pas ce qui t'empêche de partir seule avec Coco-Minet, grommela Gabriel.

Gabriel cracha le surnom de son frère avec mépris. Les deux frères ne s'aimaient guère et Anne se sentait en permanence tiraillée entre les deux garçons. Charles était un jeune garçon de douze ans qui réunissait en apparence toutes les qualités dont pouvaient rêver des parents. Il était charmant avec ses jolies

boucles brunes et ses immenses yeux bleus hérités de sa grand-mère. C'était un enfant calme, affectueux, raisonnable et toujours attentionné envers sa mère dont il était le préféré, cela crevait les yeux. Il était en plus excellent élève ce qui était loin d'être le cas de Gabriel. Ce dernier, jaloux de l'attention portée par Henriette à Charles et dont il manquait cruellement, avait surnommé ironiquement son frère Coco-Minet.

Anne était la seule fille de la famille, ce qui lui conférait un statut particulier au milieu de ses quatre frères. C'était une jolie jeune fille de treize ans malgré quelques stigmates de l'adolescence. Elle était mince et élancée, très brune avec de grands yeux expressifs. Depuis la naissance des jumeaux Joseph et Pierre, sentant la détresse de sa mère, elle avait eu à cœur de la seconder du mieux qu'elle pouvait et avait endossé le rôle de seconde maman, qui lui avait été implicitement dévolu. Discrète et réservée, elle faisait partie de ces personnes dont on ne parle pas.

Les bagarres et les mots acerbes étaient fréquents entre Charles et Gabriel et Anne souffrait beaucoup de cette situation. Bien que très proche de Charles, elle aimait tendrement tous ses frères et se sentait surtout allergique aux conflits. Elle ressemblait en cela beaucoup à sa mère. Les deux femmes n'exprimaient pas leurs émotions profondes et s'arrangeaient toujours pour éviter les affrontements, quels qu'ils soient. Ce n'était pas le cas de Gabriel. Tout petit, l'enfant s'était montré frondeur et colérique. Il n'avait sans doute pas été facile pour le bébé qu'il était de voir arriver une sœur lorsqu'il avait deux ans et un frère moins d'une année après. Fruit de l'amour passionné de ses parents, il avait sans aucun doute senti cet amour s'étioler et sa mère devenir de plus en plus triste et fatiguée. Devenu adolescent, Gabriel restait rebelle et tenait tête à tous lorsqu'il pensait avoir raison. Les